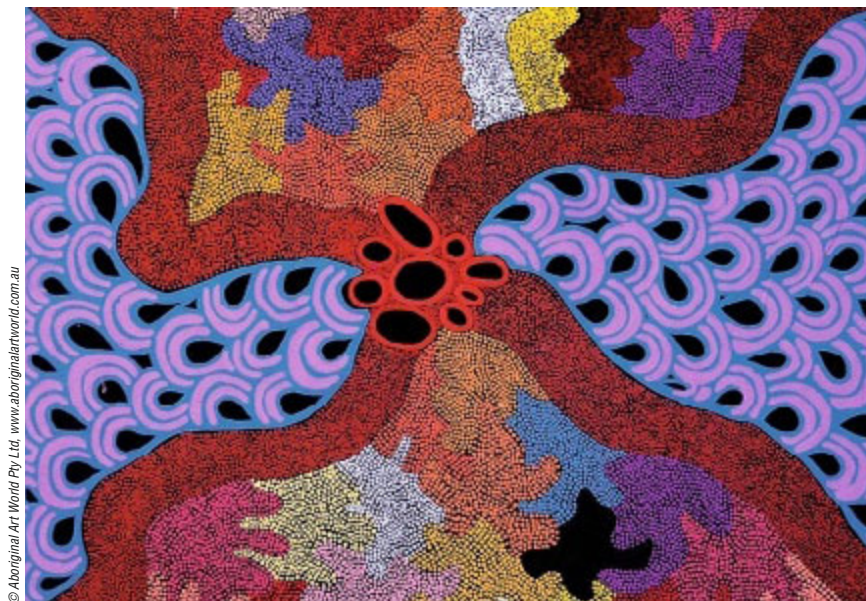




© Aboriginal Art World Pty Ltd. www.aboriginalartworld.com.au

4. KARNKA JUKURRPA (LE RÊVE DU CORBEAU), peinture acrylique sur lin de Katrina Pollard Nampitjinpa, une jeune aborigène vivant dans le désert occidental australien : des corbeaux (*en rouge et noir au centre*) s'abreuvent à une source abondante. Ce rêve, qui lui a été transmis par son père et son grand-père, est associé à un lieu précis du désert que seuls les possesseurs du rêve peuvent retrouver. Chaque rêve constitue ainsi une sorte de carte d'une région du désert empreinte de références liées à l'histoire du peuple : l'espace prend le pas sur le temps.

Les mythes de création amérindiens racontent tous comment les êtres humains sont passés d'un état paradisiaque – la « Terre sans mal » des Tupi-Guarani, peuple d'Amérique du Sud – à une vie essentiellement définie par les contraintes biologiques, spatiales et temporelles. Arrêter le temps, circonscrire l'espace apparaissent, dans les sociétés traditionnelles, comme des préoccupations majeures, comme la condition d'un retour possible au meilleur des mondes. Le rêve, le voyage chamanique, ou la quête de la vision chez les Indiens d'Amérique du Nord, avec, souvent, un recours aux psychotropes, permettent ce voyage au-delà du temps et de l'espace.

Ce désir d'éternité n'est pas si éloigné de la quête du paradis, explique l'historien roumain Mircea Eliade (1907-1986) dans son *Traité d'histoire des religions* (1964) : « Nous nous trouvons en face d'un désir et d'une espérance de régénérer le temps dans sa totalité, c'est-à-dire de pouvoir vivre – “vivre humainement”, “historiquement” – dans l'éternité, par la transfiguration de la durée en un instant éternel. Cette nostalgie de l'éternité est en quelque sorte symétrique de la nostalgie du paradis. »

L'Occident a essayé, sous les différentes formes de la colonisation (culturelle, spatiale...), de briser les cycles qui rythment l'existence des peuples traditionnels. Dès le XVI^e siècle en Nouvelle-France, des jeunes

filles et des jeunes garçons amérindiens hurons, algonquins, iroquois – qualifiés alors et pour longtemps de « sauvages » – furent placés sous la houlette des religieux et des religieuses pour leur apprendre les « bonnes manières » des chrétiens blancs. En Amérique du Sud, cette mission évangélisatrice, inséparable d'une œuvre conçue comme « civilisatrice », fut développée de façon spectaculaire aux XVII^e et XVIII^e siècles dans les missions (« réductions ») fondées par les Jésuites en pays guarani.

Le temps occidental ne s'impose pas

Aux XIX^e et XX^e siècles, inspirés et justifiés par l'idéologie évolutionniste, les gouvernements canadiens et américains entreprirent eux aussi de « civiliser » les « primitifs » en leur enseignant les principes du capitalisme. À une philosophie du silence, de la méditation et de l'action immédiate, on tenta de substituer une idéologie du travail, de la production et de la consommation symbolisée par l'idée de progrès, puis de développement. Toute entreprise non rentable, ne s'inscrivant pas dans la durée et n'annonçant pas des lendemains qui chantaient était jugée stérile, inefficace, du temps perdu...

Ce temps linéaire dans lequel les Occidentaux ont inscrit les peuples tradition-

nels a souvent abouti – et aboutit encore – à la réduction d'une diversité culturelle aussi nécessaire que la biodiversité, dont elle n'est qu'un aspect. Néanmoins, si de nombreux paysages, espèces et cultures ont disparu dans la tourmente coloniale, l'écrivain et philosophe américain J. M. G. Le Guez conclut à l'échec du processus : « Curieusement, en dépit de toutes les techniques qui sont à notre disposition, à la fin de ce XX^e siècle, pour rapetisser le monde, ces “primitifs” qu'on prétendait en voie de disparition sont toujours là et se multiplient non seulement en tant que producteurs de cultures et de styles de vie, mais en tant que source persistante d'influence sur la totalité des interactions de l'histoire humaine. Et, ce qui est très intéressant, cet impact n'est pas le résultat d'une volonté missionnaire ; il est, dans une large mesure, non intentionnel. »

Aujourd'hui encore, malgré l'école blanche, malgré l'urbanisation croissante, les Amérindiens et autres peuples traditionnels restent attachés à des valeurs essentielles qui sont autant de marqueurs d'une identité autochtone bien visible : le sens communautaire, l'esprit de partage, etc. Parmi ces attitudes face à la vie et à ses défis figure le rapport au temps, au point que les Amérindiens eux-mêmes, conscients de ce trait culturel, ont inventé, non sans humour, l'expression *Indian Time*, « le temps indien ».

« L'avenir n'est pas quelque chose qui préoccupe beaucoup l'Indien », m'écrivait une amie ojibwé ; aujourd'hui encore, il est rare de voir un Amérindien pressé – sauf dans des circonstances bien particulières comme la traque du gibier qui peut provoquer une course effrénée – ou obsédé par la montre. La ponctualité est une qualité occidentale que les Indiens n'adoptent que par politesse envers ceux qui ne partagent pas la même disposition. Employée par un jeune amérindien, l'expression *Tomorrow is another day* (Demain sera un autre jour) définit un idéal : être aussi complètement que possible dans le présent et le vivre intensément, parfois jusqu'à l'excès.

À la fin du XIX^e siècle, au cours d'une rencontre, le chef sioux Sitting Bull fit cette réflexion : « Unissons nos esprits afin de voir quel avenir meilleur nous pouvons construire pour nos enfants. » Un siècle plus tard, comme en écho, James Mason, un chef ojibwé, déclarait en 1983, s'adressant à ses pairs : « Unissons nos pensées afin d'agir en harmonie. Nous devons toujours avoir



Vincent Brailly

5. DE JEUNES INDIENS TEKOS DE GUYANE rendent plus visibles des pétroglyphes des Amérindiens qui occupaient ce lieu il y a quelques siècles en les enduisant de glaise. Ces symboles humains et animaux évoquent des thèmes mythiques que les Indiens se transmettent encore aujourd'hui.

✓ BIBLIOGRAPHIE

É. Navet, *Des sociétés de rêve : natures, savoirs et savoir-vivre des sociétés chamaniques*, Actes du 4^e Congrès européen d'ethnopharmacologie, pp. 120-139, 2002.

É. Navet, *La quête de la « Terre sans mal » chez les peuples traditionnels : l'exemple des Tupi-Guarani (Amérique du Sud)*, *Le portique*, n° 10, pp. 111-132, 2002.

A. Bensa, *La mémoire des lieux chez les Kanak de Nouvelle-Calédonie*, *Ateliers*, vol. 17, pp. 83-89, 1997.

S. Poirier, *Les jardins du nomade, Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*, LIT, 1996.

É. Navet, *Les sources mythiques de la fonction chamanique chez les Indiens Emerillon de Guyane française*, *Cahiers ethnologiques*, n° 14, pp. 49-77, 1992.

J. Highwater, *L'esprit de l'aube, Vision et réalité des Indiens d'Amérique*, L'Âge d'Homme, 1984.

à l'esprit que ce que nous décidons ici affectera, pour toujours, nos enfants et nos petits-enfants [...]. Nous ne devons pas nous précipiter même si c'est la survie des nations indiennes qui est menacée comme elle ne l'a jamais été. Nous ne devons pas prendre des décisions trop rapides que nous pourrions regretter plus tard. Agissons avec sagesse plutôt qu'avec hâte.»

Les sociétés traditionnelles savent aussi ménager des moments de détente qui peuvent être l'occasion d'une prière, d'une méditation solitaire, ou au contraire de se retrouver avec les siens et de partager. Le *pow wow* est l'une de ces circonstances qui introduisent une « béance dans la durée », selon l'expression du sociologue Jean Duviols, et ce n'est pas un hasard si ces réunions où le chant et la musique des tambours rythment les danses constituent, au sein des communautés rurales (les réserves) et urbaines, les premières et plus manifestes expressions d'une identité amérindienne en plein renouveau. Comme un certain humour est un autre trait caractéristique des cultures nord-amérindiennes, au cours d'un de ces *pow wows*, dans la réserve ojibwé de Saugeen au Canada, un annonceur précisa, en invitant les participants à se dépêcher de revêtir leurs costumes de danse, que le début du *pow wow* était fixé à 14 heures juste, « No Indian time ! ».

Plus que le manque éventuel de formation ou l'absence de qualification, les réticences à se plier à la contrainte horaire (et à toute autre forme de contrainte) contribuent sans doute à marginaliser les Amérindiens par rapport au « monde du travail ». Un patron qui embauche un Indien ne tolérera pas longtemps qu'il se présente sur son lieu de travail avec un

retard systématique. Les Amérindiens préfèrent souvent les travaux saisonniers ou temporaires qui rapportent suffisamment pour vivre plusieurs mois.

Retour aux traditions

L'avenir des sociétés traditionnelles et des modèles qu'elles représentent dépend avant tout de leur volonté de les faire perdurer, mais aussi des possibilités objectives qui leur seront laissées de réaliser ce projet. Prises dans la logique de la croissance, les politiques officielles ne sont pas plus favorables aujourd'hui que naguère à un pluralisme culturel qui porte les germes de la contestation. Néanmoins, cette contestation – surtout depuis les années 1960 – s'exprime de plus en plus de l'intérieur.

Imitant leurs ancêtres amérindiens, un nombre croissant d'Occidentaux, poètes, artistes, intellectuels, hippies ou simples citoyens retournent aux sources et trouvent plaisir à méditer et à rêver au fond des forêts. Est-ce un hasard si l'objet d'artisanat le plus vendu dans les *pow wows* est l'« attrapeur de rêve » (*dream catcher*), un petit cercle, autrefois accroché au berceau de l'enfant, dans lequel est tressé un réseau en forme de toile d'araignée qui retient les cauchemars et ne laisse passer que les bons rêves, ces rêves qui décomposent l'être hors de la durée et de l'espace ?

L'une des critiques les plus sévères que l'on puisse faire au système dominant n'est-elle pas que, dans le même temps où les progrès de la médecine permettent une plus grande durée de la vie objective, les contraintes de la civilisation moderne provoquent un raccourcissement drastique du temps vécu ? ■